

OÙ SONT MES AUTRES ?

GAZETTE DU FESTIVAL

N° 3 Vendredi 19 Mai 2017

ÉDITO

Crédit Photo: J-P Angei

Ils ont tout essayé.
L'engueulade, la psychanalyse de comptoir, le je-m'en-fous-démerde-toi, la révolte lacrymale, TOUT.
Pour quel résultat ?
Rien de bien joli à voir.
Alors ils ont fermé les volets, les fenêtres, accroché des rideaux noirs.
Sont devenus des bunkers à eux tout seuls.
Plus qu'Elle qui mangeait l'espace.
Et plus Elle mangeait, plus Elle avait faim.
Et plus Elle avait faim plus, eux, ils faisaient diète.
Pour quel résultat ?
Rien de bien joli à voir.
Alors, maigres et cloîtrés, la gorge sèche et resserrée, les mots : bloqués dans l'œsophage.
Sont devenus des carpes à eux tout seuls.
Plus qu'Elle qui maîtrisait le langage.
Et plus Elle maîtrisait, plus Elle musclait le buccal.
Et plus Elle musclait le buccal, plus, eux, ben eux, ils se noyaient dans la vase.
Pour quel résultat ?
Rien de bien joli à voir.
Alors / « MERDE ».
A dit l'un d'eux dans sa tête.
« MERD-EUH ».
A dit la tête dans l'un d'eux.
Une boucle, ça se déboucle.
Une boucle, ça se déboucle ou ça se déboucle pas ?
N'existe-t-il pas, quelque part, un grand fer à lisser ?
Qu'il déboucle la boucle où nous sommes emmêlés.
Et combien cela coûte, un machin pareil ?
Combien de sacrifices devons-nous faire pour l'obtenir ?
Êtes-vous sûr, bien sûr, qu'on le commercialise encore ?
Qu'il n'est pas en rupture de stock ?
Hein ?
Et si, un jour, nous sommes de ceux qui l'obtenons, pourrez-vous garantir, qu'en cas de crachin, de crachats, de craquages, la boucle ne réapparaîtra pas ?
Qu'une fois lissée avec votre grand machin, elle se tiendra enfin droite ?
Garantisiez.
Je vous en supplie garantisiez.
Garantisiez ou / « MERDE ».
A dit un autre dans sa tête.
« MERD-EUH ».
A dit la tête dans un autre.
Nous n'en sortirons pas.
De cette inlissable boucle, jamais nous ne sortirons.
Alors... Alors quoi ?
L'accepter Elle. Accepter la boucle.
L'accepter Elle dans la boucle.
S'accepter eux, avec Elle, dans la boucle.
Qu'ils s'acceptent.
Qu'On les entende, qu'On les comprenne, qu'On les aime.
J'en connais un qui sait faire.
« QUI ÇA ? »
Disent Tous.
« QUI ? »
Pascal Brulle- mans.
« OÙ QU'IL EST ? »
« OÙ ÇA ? »
Dans Ce que nous avons fait.



Personne ne peut être dans la tête de l'enfant malade. Les parents s'imaginent, tentent d'aider comme ils pensent devoir le faire. Le frère fuit, renonce parce qu'il est fatigué d'avoir tout essayé. Dans Ce que nous avons fait, Pascal Brullemans dis-sèque la question de la maladie mentale dans ce qu'elle a de quotidien, familial, répétitif. Le père, la mère et le frère racontent le même événement sous le prisme de ce qu'ils ont vécu. C'est parfois contradictoire, mais aucun vécu n'est plus vrai qu'un autre.

Camille Henry

Sommaire

Page 2 et 3

Ce que nous avons fait - PASCAL BRULLEMANS
Interview

Page 4

STUDIO THÉÂTRE
MARC-ANTOINE CYR et GREGORY FAIVE
Interviews

Page Volante

DIVAGATIONS
COMPTE RENDUS

Julie Aminthe

INTERVIEW

Ce que nous avons fait de Pascal Brullemans

On dirait que tu es inquiet. Inquiet pour qui ?
Pour toi ou pour moi ?

Louise – *Ce que nous avons fait*

Dans la distribution des personnages, il y a trois blocs séparés : le Père en premier, puis la Mère et la Fille ensemble, et enfin le Fils. Pourquoi une telle disposition spatiale ? Qu'est-ce que cela traduit à vos yeux ?

Il faut comprendre que je travaille toujours étroitement avec les comédiens, dans ce projet, là tout particulièrement. Quand ils sont arrivés, aucune page n'était écrite, seulement une proposition de projet. Ils avaient tous un lien (un frère, une soeur, un parent...) avec la maladie mentale, excepté le comédien jouant le Père. Il était le seul à ne pas connaître la situation de "l'intérieur", je l'ai donc mis un peu à l'écart. De ce fait, le Père est le personnage le plus fictif de tous. Le Frère, quant à lui, est le metteur en scène et apparaît en dernier. C'est lui qui décide de casser la boucle dans laquelle les personnages sont prisonniers.

Au cours de la pièce, la Mère raconte l'intrigue en adoptant un statut qui se rapproche de celui d'un narrateur. Statut qu'adopte ensuite le Père. Pourquoi les personnages recourent-ils à ce mode d'expression ?

De plus en plus, j'aime que le théâtre s'inscrive dans l'instant présent. Regarder le spectateur dans les yeux et lui dire ce qu'il va se passer. Je crois en effet que l'anticipation est plus forte que la surprise. Comprendre les motivations du personnage permet la catharsis et amène le spectateur à faire preuve d'empathie.

Tour à tour, les comédiens jouant les parents et le Fils

prennent la parole dans votre pièce. Pourquoi ce choix ? Que raconte-t-il des personnages ? Pourquoi la comédienne jouant la Fille est-elle la seule à ne pas s'exprimer ?



© J.P. Angei

Il était clair dès le départ que nous ne voulions pas travailler sur la folie, celle-ci prenant des formes très différentes. Notre objectif était vraiment que chacun puisse se reconnaître dans la situation présentée. De plus, représenter la schizophrénie sur scène risquait de nous faire tomber dans le cliché. Ce que nous avons fait, c'est parler du rapport qu'on peut entretenir avec un malade, pas du malade en tant que tel. Si son état nous atteint, nous devenons nous-même schizophrène, presque par contagion. C'est cet aspect de la maladie mentale dont je voulais parler, le vécu de ceux qui y sont confrontés. Voilà pourquoi je voulais que la Fille soit un peu à part, qu'elle soit la seule à ne pas recourir à la narration.

Quand le témoignage du comédien jouant le Fils advient, on est au paroxysme de la crise. Plutôt que d'y basculer, on quitte alors la

pièce pour entrer dans la réalité. Le spectateur ne sait plus qui parle. Le comédien ? Le personnage ? Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est faux ? Cela questionne le spectateur. Et puisqu'on parle de schizophrénie, je trouve ce procédé efficace.

À l'inverse de la famille qui semble se replier sur elle-même, la Fille cherche à se plonger dans le réel, notamment en participant à la manifestation. Pourquoi avoir choisi de faire entendre celle-ci en toile de fond ? La Fille aurait-elle une perception plus instinctive, plus fine des tensions à l'oeuvre dans la société ?

Pour commencer, les manifestations font référence au "Printemps érable" en 2012, des manifestations étudiantes qui ont bouleversé la ville de Montréal et la société québécoise au grand complet. C'est un événement qui a marqué une génération et qui aura, à mon avis, encore un impact dans le futur. En mettant en toile de fond une manifestation, je voulais montrer que cette famille représente un microcosme de notre société, notamment dans le rapport "conflictuel" qu'entretiennent deux générations qui ont du mal à se comprendre.

Quant aux perceptions de la Fille, elles partent d'une anecdote du metteur en scène au sujet de sa soeur schizophrène. Pendant les réunions de famille, tout le monde la craignait parce qu'elle disait à chacun, sans filtre, la vérité. C'est de ce rapport frontal à la réalité dont je veux parler. Je pense que la Fille possède de bonnes antennes, qu'elle ne passe pas à côté des choses. Néanmoins, perdure une ambiguïté autour de ce qu'elle raconte. Ce qu'elle dit, est-ce juste ? Délirant ? On ne le saura jamais.

"La réalité fait mal, tu comprends, c'est pour ça le couteau". En quoi cette arme soulage-t-elle, aux yeux de la Fille, les douleurs que le monde semble lui faire subir ?

Le couteau est totalement symbolique. Il évoque la sexualité évidemment, son rapport aux hommes. Cet objet est un retour à la réalité parce qu'il est très concret, réel.

Quand je travaille un texte, j'ai quatre entrées : l'anecdote, l'image scénique, la parole et la question. L'image scénique, c'était une fille nue dans un appartement avec un couteau. Pour moi, on la pose sur scène et il y a quelque chose de fascinant dans cette image, en lien avec le danger et la simplicité qu'elle laisse voir. Pour ce qui est des douleurs, elle ne les ressent pas tellement. Elle ne vit ni vraiment sa maladie ni le monde comme un problème. Ce sont ses proches qui s'imaginent qu'elle est malheureuse.

ÉCHO

Qui peut dire que mes lumières valent mieux que ta nuit?

Des fleurs pour Algernon, Daniel Keyes.

Après avoir interagi avec ses proches, la Fille reprend, lors d'un monologue, l'ensemble des paroles qu'elle leur a adressées. En quoi cette redite vous paraît-elle importante et représentative de la personnalité de la Fille ?

Il faut relever deux éléments pour répondre à cette question. D'abord, le Fils décide de casser la boucle mise en place au fil de la pièce, de quitter la famille pour ne pas être pris dans l'engrenage, avant de se rendre compte qu'il n'en aura pas le choix. Ensuite, en conséquence de cela, la Fille va refaire toutes les répliques échangées avec ses parents dans l'ordre ou dans le désordre.

Cela ouvre selon moi de nombreuses possibilités. La Fille a peut-être imaginé ce qui s'est passé avant ou pas. Les rencontres avec ses parents ont peut-être eu lieu dans sa tête ou pas. En outre, pendant qu'elle monologue, son frère et ses parents sont peut-être à côté d'elle mais ne lui répondent pas. Je trouvais important de

donner cette place à la Fille, ce moment de parole à cet instant donné - sans plus de réponses. La comédienne qui joue la Fille peut alors enfin prendre la parole, sans rien dire de plus. Tous ces éléments créent une tension amenant au point d'orgue de la pièce : le message du Fils.

ÉCHO

Comment communiquer l'enfermement dont souffre le malade et la mise à distance qu'opère la maladie, faisant parfois du monde un spectacle abstrait ?

Violences de la maladie, violence de la vie, Claire Marin.

Les personnages semblent tous adopter une attitude particulière face à la maladie. Le Père culpabilise, la Mère s'agace, le Fils revendique le droit au recul et la Fille choisit le cynisme. Était-il important de donner à voir toutes ces manières possibles de réagir ? Y a-t-il une façon d'appréhender la situation meilleure que les autres ou sont-elles équivalentes ?

Je ne pense pas que la Fille soit dans le cynisme. Pour elle, tout est très cohérent. On est encore au stade où elle n'est pas diagnostiquée, on est à l'étape où les parents essaient encore de l'aider sans la placer en institut. Le Père pense qu'il l'aime assez pour la guérir, la Mère, elle, a compris que c'était inutile.

Ce qui était important de donner à voir, c'est que les familles dans cette situation vivent toujours les mêmes choses et ont toujours les mêmes sentiments. Chaque crise, c'est une nouvelle boucle qui recommence. C'est ça qui était important : quoi qu'on fasse, le résultat est toujours le même. Certes, notre réaction dépend de notre position face à ces personnes. Mais est-ce qu'on peut abandonner, se défaire de quelqu'un qu'on aime et qui a besoin de nous ? C'est très difficile car ces personnes sont dans ta chair. On en revient toujours à ce sentiment de culpabilité.

À la fin du texte, on retrouve un épilogue sous forme de flash-

back - souvenir joyeux de la vie "d'avant le drame". Était-il important pour vous de clore le texte sur cette note particulière ?

Oui, complètement. La production avait coupé cette scène dans la mise en plateau, et je l'ai remise pour l'édition du livre. Ce moment au parc sur une couverture à regarder les enfants, c'est comme une bulle qui les lie. Les parents l'aiment encore parce qu'elle a été cette enfant-là. D'où le titre de la pièce d'ailleurs, puisque le Père murmure à sa femme "Regarde ce que nous avons fait". Le fait de finir sur ce moment de bonheur sert surtout à montrer la famille qu'ils ont été, et pourquoi aujourd'hui la maladie de la fille fait aussi mal. En cela, je trouvais important de finir sur un souvenir joyeux.

ÉCHO

Une chambrée de visages inexpressifs qui ouvrent des yeux vides sur ma souffrance, si dépourvus de signification qu'il doit y avoir là une intention malveillante.

4.48 Psychose, Sarah Kane.

PROGRAMME DU JOUR

19H30 Lecture en Scène **Ce que nous avons fait** de Pascal Brullemans.

Avec: Florent Barret-Boisbertrand, Bernard Garnier, Charlène Girin, Danièle Klein.

Mise en Lecture: Thierry Blanc.

Rencontre avec l'auteur Pascal Brullemans à l'issue de la lecture.

Modératrice: Joëlle Gayot

ÉCHO

Pourquoi tu ne me dis jamais rien ?

Qui m'aimait

Moi

Le son d'une voix ou d'un sourire qu'on saisit au détour d'un miroir Salopard comment oses-tu m'abandonner comme ça

Purifiés, Sarah Kane.

STUDIO THÉÂTRE

INTERVIEWS

TROUVER MON LANGAGE LOUP

Martin Martin - **GENS DU PAYS**

ANNONCE IMPORTANTE

Chers lecteurs de la Gazette, où seront vos autres samedi 20 mai à 11h ? À la Bibliothèque du Centre Ville pour les Retours de Studio. Trois jours, une dizaine de lycéens, un auteur et un metteur en scène, du théâtre dans tous ces états.

Il y a quelques jours, l'équipe de la Gazette a eu la chance de rencontrer les deux artistes, Marc-Antoine Cyr et Grégory Faive. Voici ce qu'ils nous ont dit:

MARC-ANTOINE CYR, AUTEUR:

Pourriez-vous nous dire quelques mots du Studio Théâtre auquel vous allez participer en tant qu'auteur ? De quoi s'agit-il exactement ? Sur quel(s) texte(s) allez-vous travailler avec les lycéens volontaires ?

Le Studio Théâtre sera composé d'une dizaine de lycéens qui viennent de deux établissements différents. Nous allons travailler sur deux de mes textes : un texte plus ancien Fratrie, et le dernier en date, Gens du pays. Nous serons accompagnés de Grégory Faive, comédien et metteur en scène associé au collectif artistique Troisième Bureau. L'objectif du Studio Théâtre consiste à passer de la page au plateau, voir ce qui marche et ce qui résiste, ce qui parle et ce qui résonne. En trois jours, c'est déjà un programme assez conséquent ...

Dans votre pièce **GENS DU PAYS**, la question de l'identité est centrale: Martin Martin, votre héros, se cherche, essaye de faire partie du groupe des loups mais cette intégration est difficile. Est-ce une thématique récurrente dans votre travail ?

Dans plusieurs de mes textes, la question de "ne pas être à sa place" est assez prégnante. J'entre donc en résonance avec la thématique du Festival de manière complètement magique ! Fratrie venait de l'idée qu'on peut se sentir étranger dans sa propre famille ; pour Gens du pays, c'est la question de l'identité nationale qui prédomine. Dans mon parcours d'immigré, il y avait, pour moi, une dichotomie très forte entre la manière que j'avais de vivre mon exil - partir du Québec pour venir en France - qui était plutôt facile, et celles d'autres immigrants venant d'ailleurs. En effet, me concernant, la langue était la même, le milieu culturel plutôt gentil avec moi. Cependant, dans les ateliers que j'ai menés, en collège ou en lycée, j'ai rencontré beaucoup de jeunes gens issus de l'immigration, ou immigrants de deuxième génération, pour lesquels le fait de se sentir français ou non était une problématique plus rapieuse et plus complexe. Comme j'ai la chance de

produire des textes, je me suis dit que ma posture d'immigré pouvait servir, peut être, à impulser quelque chose de plus "judicieux" autour des questions identitaires.

Dans **GENS DU PAYS**, on retrouve de nombreux éléments "fantastiques". Pourquoi y recourir ?

J'aime bien la notion de réalisme magique. Qu'il suffise d'un mot pour faire exister, au plateau, une réalité différente. Dans mon cas, cela passe souvent par le paysage. En effet, je suis un auteur qui n'a pas beaucoup de visions concernant la mise en scène. Quand j'écris, je me mets dans l'état intérieur des personnages, j'essaie d'être en phase avec toutes leurs contradictions, je propose une image littéraire de l'univers qui les entoure. Dans Fratrie, par exemple, c'est une tempête de neige, une tempête un peu infinie qui dilate le temps. Pour Gens du pays, je transforme le territoire de l'écluse en une forêt un peu dangereuse. Après, libre au metteur en scène d'utiliser ou non ses images. En effet, à mes yeux, seul le texte me revient, le spectacle appartient, quant à lui, au metteur en scène.

GRÉGORY FAIVE, METTEUR EN SCÈNE:

Quel est votre rapport à l'œuvre de Marc-Antoine Cyr, l'auteur de **GENS DU PAYS**, avec qui vous allez travailler au Studio Théâtre pendant 3 jours ?

J'ai la chance de suivre son œuvre depuis longtemps puisque nous l'avons invité plusieurs fois avec Troisième Bureau, et j'ai déjà été lecteur dans un de ses textes. J'adore les questions qu'il pose, que ce soit dans Fratrie, Gens du Pays ou Quand tu seras un homme, notamment son rapport à l'adolescence, à ce que c'est que grandir et toutes les questions que cela soulève. Notamment: qu'est-ce qu'être dans la norme, devoir y être, ne pas y être, en être empêché ou se décider à autre chose ?

Qu'est-ce qui est prévu pour le Studio Théâtre dans les prochains jours ?

Rien, rien, rien [rires]. Plus sérieusement, nous allons commencer par lire Fratrie et Gens du pays afin que les lycéens se familiarisent avec l'univers. Ensuite, Marc-Antoine nous parlera de ses textes, de leur dramaturgie, pendant que moi je les testerai au plateau avec les lycéens. L'idée est vraiment celle d'un workshop jusqu'à vendredi matin. Le dernier jour, Marc-Antoine proposera un atelier d'écriture aux participants.



© Jean-Pierre Angei

Troisième bureau - Bureau du Festival

Le Petit Angle - 1, rue Président Carnot

38000 Grenoble

Tél. : 04 76 00 12 30

grenoble@troisiembureau.com

www.troisiembureau.com

Directeur de la publication: **Bernard Garnier**

Rédactrice en cheffe: **Julie Aminthe**

Rédactrice en cheffe adjointe: **Ludivine Debien**

Comité de rédaction: **Léo Bourgeon, Camille**

Henry, Clémentine Jullien, Léa Monchal,

Romain Mourgues

DIVAGATIONS

autour de Ce que nous avons fait de Pascal Brullemans

Vous êtes à gerber vous me dégoûtez vous vous êtes regardés sérieusement vous vous êtes vus avec vos masques de bonheur pour cacher vos problèmes est-ce que je les masque moi mes problèmes est-ce que je la masque ma dépression non non je ne masque rien parce que ça ne sert à rien de mettre un masque les choses ressortent toujours on voit toujours le gris qui dégouline derrière le rose on voit toujours la pourriture qui suinte de votre orgueil vous ne la voyez pas mais moi je la vois tous les jours je la vois et vous vous sentez bien cons quand ça se voit parce que là le masque tombe et quand le masque tombe ça fait chier tu te sens faible nul et démuné sans ton masque alors que moi mon masque ça fait longtemps que je l'ai arraché malmené déchiré brûlé que je te l'ai fait bouffer et que t'arrives pas à le digérer tu voulais pas me voir sans mon masque mais t'as fermé les yeux pendant trop longtemps c'est fini maintenant tu vas me regarder vous allez tous me regarder et voir sous le masque que moi j'ai pas de pourriture j'ai pas d'orgueil parce que tout ça vous me l'avez volé parce que vous avez pas voulu voir que mon masque était trop lourd pour moi regardez ce que vous avez fait vous m'avez forcé à le porter mais ça m'a rendue folle enfin c'est ce que vous dites elle est folle cette fille elle est bizarre elle est malade mais j'ai rien de malade moi je suis vraie je suis là je me mens pas je mens à personne je mens plus depuis longtemps parce que je sais plus ce que c'est j'en ai plus besoin parce que quand je te dis que t'es qu'un salopard tu me réponds que c'est pas ma faute si je suis comme ça mais non c'est pas de ma faute c'est de la tienne c'est de la vôtre et quand je te dis que je te hais tu me dis que tu comprends mais que moi je ne comprends pas mais moi je comprends putain je comprends et quand je prends le couteau dans ma main tu me dis que je devrais arrêter que je suis dangereuse alors que moi je suis mille fois mieux avec mon couteau qu'avec toi qu'avec vous tous c'est vous qui êtes dangereux c'est pas moi vous êtes toxiques vous êtes moches vous êtes tous pareils vous êtes à gerber tous autant que vous êtes

Clémentine Jullien

C'est l'histoire d'une famille, un Père une Mère un Fils une Fille.

Les enfants sont grands et n'habitent plus à la maison.

La Fille fait de brillantes études.

Mais elle est incapable de terminer quoi que ce soit.

Parce qu'elle est malade. Une maladie mentale : la Schizophrénie.

C'est l'histoire d'une famille, un Père une Mère un Fils une Fille.

Les enfants sont grands et n'habitent plus à la maison.

Le Fils ne veut plus répondre au téléphone.

Parce que c'est ça le lien de la famille.

Et que lui, il tente de respirer.

Parce que la maladie les impacte tous.

Et que eux, ils se sentent impuissants.

C'est l'histoire d'une famille, un Père une Mère un Fils une Fille.

Les parents sont âgés et arrivent à la retraite.

Ils voudraient fêter ça.

Mais ils ont peur que le téléphone sonne.

C'est l'histoire d'une répétition, d'une variation de points de vue,

De dialogues entre des personnages qui n'arrivent plus à communiquer,

De monologues où les personnages essaient de nous raconter.

A nous, spectateurs, qui sommes plongés au cœur de cette histoire.

Tout droit dans leur intimité.

On découvre sans pudeur comment la maladie

Transforme leur quotidien en boucle sans fin.

Et on se demande comment cela va finir.

C'est l'histoire d'une famille traversée par la folie...

Lou Canaud (invitée surprise)

Il y a des choses, et d'autres,
que nous n'aurions pas dû faire.
Ce que nous avons fait
Et qui restera à jamais tracé, à jamais gravé.
Ce que nous avons fait se répétera
Car ce que nous avons fait nous l'avons fait
Alors on l'oubliera.
Ce que nous avons fait
Nous allons le faire et c'est comme ça.
Ce que nous avons fait se produira trois fois
Déchirera Mère, Père, Fils
Ne changera pas leur Fille comme ça.

Après la retraite, un party s'organisera
Ce que nous avons fait éclatera.
Dar-dar on s'en occupera.
Quoiqu'il advienne, advienne que pourra !
Tous les trois Mère Père Fils
On échouera
On doit se l'avouer et c'est comme ça.
Alors simplement, on se souviendra.
Léo Bourgeon



© J-P Angei



COMPTES RENDUS

18 mai 2017

Retour de soirée

"L'écriture théâtrale ouvre les champs [les chants ?]", c'est par cette image poétique de Bernard Garnier qu'a débuté la soirée d'hier. LE LEVER DE RIDEAU nous ouvre l'imaginaire avec un VIADUC au loin. Dans le parc, on entend les bruits de la ville, les passants, les drames quotidiens. Partir ou rester ? Personne n'est d'accord. Alors laissons-les décider.

Bernard est de retour. Une charade. Le plus drôle ? Connaître la réponse avant le début de la question. A-DHE-SI-ON.

De nouveau le rideau s'ouvre: spliff, guerre virtuelle, rêverie. Puis: "Oh/putain/de bordel/de merde". Puis: "Notez ce que je dis, c'est important". Alors je note.

La pièce monte en tension, le drame s'accélère. Dur d'être confronté à l'Ennemi intérieur.

Et puis le bien? Et puis le mal? D'ailleurs, ce que ce que j'écris est bien ou mal ?

Bon d'accord Louise, je vais me confier. D'accord, d'accord, d'accord, d'accord,

d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord,

d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord,

ord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord, d'accord,

d'accord, d'accord.

L'humour est noir, tellement noir qu'on en rit; (à voix basse, on est quand même au théâtre). Le noir de l'humour nous monte à l'estomac, on prend peur du noir dans l'oeil d'Eddy. La lumière orangée de la salle prend un teinte rouge sang alors que Georges approche son couteau de la joue de la fausse Selma. Tout ça nous saisit, on ne décroche plus, ça fait peur, c'est réussi. J'ai même arrêté de prendre des notes. On applaudit, c'est fini.

On s'aère, on boit un coup, on retrouve Marilyn Mattei. C'est parti pour la rencontre.

L'Ennemi intérieur, c'est un thème brûlant, ça crie en nous comme Sarajevo de Max Richter. On nous rabâche: "Danger ! Danger ! Danger !", tous les jours. Pas étonnant que Marilyn Mattei s'en soit emparée. Steinbeck, Orange mécanique.

Ça me fait peur ce fantasme de la guerre. Alors j'écris pour nous rassurer: MAX, MAX, MAX.

Romain Mourgues

Et
Demain ?
20 Mai 2017

11H Bibliothèque
Centre Ville / Retour
sur le Studio Théâtre
Rencontre avec Marc-
Antoine Cyr, Grégory
Faive, les lycéens du
Studio et Joëlle Gayot de
France Culture

12H30 À la table du festival
/ Repas avec l'équipe et les
auteurs du festival

18H Lecture en scène
PRONOM de Evan Placey
par les élèves du
Conservatoire

20H Lecture en scène
viande en boîte de
Ferdinand Schmalz
Rencontre avec
Ferdinand Schmalz et
le traducteur Henri
Christophe à
l'issue de la
lecture



©J.P. Angei

Regards lycéens - rencontre avec Marie Dilasser, Marc-Antoine Cyr, Pascal Brullemans

14H: entrée dans le théâtre. Tumulte d'hormones. "Allez allez, on comble les trous avant d'se se mettre au fond ! Les jeunes hommes au sac à dos, mettez-vous là !" s'insurge Bernard. Ça parle, ça bavasse, ça rigole, ça tâtonne dans la salle. Le silence a du mal à s'imposer. C'est très "mouvement de cheveux" et éloge au rappeur JUL.

14H15: chouette, on est déjà en retard. Après avoir pris place sur scène et dans le public, les élèves des lycées Argouges, Eaux Claires et Edouard Herriot, entament la lecture des extraits choisis. *Ce que nous avons fait* de Pascal Brullemans, *Gens du pays* de Marc-Antoine Cyr puis *Montag(n)es* de Marie Dilasser sont lus tour à tour. Les feuilles tremblent et les voix vacillent, mais tout cela dans l'enthousiasme. Les lecteurs déclament avec coeur, et efforts de mise en voix. On oublie pas de commenter les vêtements ("ça pourrait être un style de s'habiller moche, mais là ça fonctionne pas") mais on écoute et on rigole bien.

15H: place aux auteurs. Une fille panique à l'idée de poser sa question, mais sa prof l'encourage, "vas-y, je me suis demandée la même chose !" Les questions sont pertinentes, bien que parfois maladroitement: "Pour *Gens du Pays*, pourquoi avoir choisi de parler de la France alors que c'est pas vot'pays ?", "Si en fait je viens d'être naturalisé ahah.", répond Marc-Antoine Cyr ; "Pourquoi le langage est-il exagérément poétique à la fin du texte *Montag(n)es* ?" La réponse de Marie Dilasser est ponctuée d'une intervention de Sylvie Jobert: "je tiens à signaler que les hortensias - très présents dans la pièce - ont des propriétés hallucinogènes !" Et puis viennent les moments "émotion" de Pascal Brullemans... Les larmes coulent... Enfin presque.

15H30: hop hop hop c'est l'heure de la remise de prix! Qui les lycéens ont-ils choisi pour leur "coup de coeur"? Roulements de tambour, sueur coulant sur les paupières, suspense intense... Et c'est à l'unanimité que Pascal Brullemans est désigné comme vainqueur de cette lutte impitoyable !

16H: ça parle d'aller boire un verre, les derniers insatisfaits accourent pour poser une dernière question aux auteurs, tandis que d'autres s'élancent vers la sortie en quête du tram.... Une après-midi bien remplie, et c'est quand même plus sympa que le cours de français !

Camille Henry et Léa Monchal

